

Nous étions le 12 décembre 1905, vers quatre heures de l'après-midi.

Camille n'avait pas huit ans.

Elle me fixait avec angoisse, debout, immobile, portant ses vêtements les plus chauds. Ses yeux m'interrogeaient, sa petite bouche s'était figée en une ligne horizontale. Je fis un pas vers elle, après avoir vérifié du regard que nos baluchons étaient prêts. Nous allions partir, quitter ce grenier sordide et cet atelier qui empestait le cuir à chaussures, prendre la fuite pendant que le loup n'y était plus. L'expression apeurée de ma petite sœur me fendit le cœur. Je dissimulais ma propre angoisse, voulant lui laisser croire que son grand frère de seize ans n'avait peur de rien.

Mais mon tourment était bien réel car des suites de notre histoire, le pire était à craindre.

Je mis sur sa petite tête brune un béret de laine bleu que j'avais volé chez Besnard le chapelier, quelques heures plus tôt. Camille leva les yeux sur moi et sa voix fluette d'enfant craintive murmura :

— On va où, Emile ?

Je souris et la regardai avec une tranquillité feinte. Quelques mots bien pensés suffiraient à calmer ses angoisses :

— On va à la mer.

Notre mère m'avait raconté des merveilles sur l'océan. Elle disait que les dunes ressemblaient à du miel, qu'elles étaient perlées de petits escargots et que le vent pouvait transformer le sable en pluies dorées. Maman aimait la mer et m'en faisait rêver. Elle me raconta qu'un jour elle s'était baignée dans une crique où l'eau, sans une vague, laissait voir des algues, des seiches et leur encre secrète, des anémones aux couleurs variables et des poissons aux écailles d'argent. À mon tour je contai tout cela à Camille. Ses yeux pleuraient et souriaient à la fois, comme si elle venait de voir le but de notre fuite :

— Alors on va revoir Papa ?

— Tu sais bien que c'est impossible, lui dis-je en enfilant mon vieux pardessus. As-tu mis tes sabots ?

Il faisait très froid en ce mois de décembre et je voulais que Camille fût bien couverte. Son manteau, ses sabots, tout ce qu'elle portait, je l'avais volé pour notre grand voyage. Ma petite sœur ne devait pas souffrir de l'hiver.

Nous étions prêts. Je pris les deux baluchons. J'étais suffisamment robuste pour supporter ce chargement. Si je l'avais pu, j'aurais fait de la course à pied et j'aurais continué l'école. Cependant les douze heures de travail quotidiennes à la cordonnerie avaient eu au moins ce mérite : me rendre fort. Ce n'était pas à la nourriture de cette ordure de Boissinot que je le devais, mais à Mme Coutin la femme du rémouleur, à Gaston Rouger le coutelier, à Supion le rempailleur qui, lorsqu'il déambulait dans la rue de nos échoppes, corne à la bouche pour annoncer sa venue, me glissait, sans jamais y manquer, un morceau de pain dans la main. C'étaient eux qui nous avaient nourris. Ils connaissaient notre calvaire. La rue Nationale était une rue commerçante. Camille et moi nous avions touché le cœur de bien des commerçants, mais leur silence ne nous rendait pas service. Le cordonnier avait les coudées

libres et sa brutalité était plus abondante que la mauvaise nourriture qu'il oubliait souvent de nous donner...

La menotte de Camille serrée dans la mienne, j'ouvris la porte grinçante du grenier et nous nous avançâmes vers l'escalier. Ma sœur marqua une hésitation avant de descendre.

— T'inquiète pas, tu sais bien que, le jeudi, il n'est jamais là.

Un clin d'œil et un sourire suffirent à la convaincre, elle me suivit. À l'étage inférieur, il y avait l'atelier qui surplombait le magasin, fermé le jeudi. Prudents malgré tout, nous prîmes soin de faire le moins de bruit possible. Nous descendîmes les marches, passâmes devant la porte de l'atelier entrouverte et, soudain, je marquai une hésitation. Devant ce lieu déserté par le maître, j'éprouvais une étrange sensation :

— Attends.

Je poussai la porte qui ne grinça pas. Le cordonnier était maniaque et le grincement d'un gond, d'une pince emporte-pièce, d'un banc de finition suscitait sa colère, qui s'abattait sur l'objet récalcitrant. Il en était de même pour l'inconscient qui osait lui résister. Je me penchai en avant et j'observai ce lieu où j'avais interdiction formelle d'entrer sans son consentement. Camille me tira la main pour m'exhorter à partir.

— Attends, dis-je encore.

Je regardais les outils accrochés aux murs, fixés dans un garde-à-vous impeccable qui révélait une obsession effrayante de l'ordre et du rangement. Cela me faisait peur. La lumière de dehors, déclinante en cette fin d'après-midi d'hiver, suffisait à éclairer la pièce où je travaillais six jours sur sept, depuis plus de deux ans. Avant de quitter un lieu en espérant ne jamais y revenir, il y a parfois une envie impérieuse d'y jeter un dernier coup

d'œil, comme pour formaliser un adieu. Alènes, broches à démonter, roulettes à piquer, fer à lisser, toutes sortes d'ustensiles à manche terminés en pointe torsadée, des objets de bourreau.

— Tu viens ? chuchota Camille d'une voix impatiente.

Elle avait des yeux suppliants, deux prunelles bleues de poupée de porcelaine, comme celles que l'on voit dans les vitrines, pour le Noël des enfants riches. Elle ressemblait à notre mère qu'elle avait trop peu connue. Je n'avais pas leur fragilité, je ressemblais plutôt à mon père. Il était gitan, c'est sûr ; j'avais sa peau mate et ses cheveux bruns.

Finalement, je suis entré.

Comme fasciné par le chant de sirènes, je voulus braver ma peur et faire face au danger. Au milieu de la pièce, j'aperçus au-dessus du banc de finition la vieille courroie accrochée au mur. Je la connaissais bien... Elle ne servait plus depuis longtemps à faire tourner les lames de scie circulaire, mais à me frapper le dos, quand le cordonnier trouvait un prétexte pour me rosser.

— Salaud..., grognai-je.

Je n'aurais jamais osé le lui dire en face, il m'aurait battu à mort.

— Viens, insistait Camille dont l'impatience augmentait. Sur un coin de l'établi, quelques paires de chaussures attendaient d'être livrées à leurs propriétaires. Des pièces sur mesure, d'un beau cuir, fabriquées de parties découpées sur des patrons variés, cambrées sur des formes, cousues et garnies de boutonnieres. Cette paire était pour M. de Tormen, un travail d'une précision irréprochable que Boissinot présenterait en courbant l'échine, en forçant le sourire, comme il savait si bien le faire devant des bourgeois hautains.

Des kilomètres de granit nous attendaient, de bonnes chaussures nous rendraient la marche plus aisée.

—Camille, choisis-toi une paire.

Elle ne bougea pas. Je vis les chaussures de cette petite diablesse de Mlle Mignot, elles venaient d'être ressemelées. C'était une fille des beaux quartiers qui venait à la boutique avec son père, vêtue d'une toilette en soie, les cheveux bien peignés. Elle me regardait toujours avec insistance, amusée de mon embarras, de me voir fuir son regard qui m'épiait et me faisait ressentir qu'un univers nous séparait. D'un geste rageur, j'ai jeté les chaussures avec les autres. Tout cela était enfin fini.

Il y avait mieux à prendre que des paires de chaussures. Je n'y avais pas pensé avant que mon regard se posât sur l'établi. Je scrutai le tiroir un long moment, je tirai la poignée. Avec autant de minutie qu'il rangeait ses outils, le gros Boissinot avait classé les pièces de monnaie et les billets étaient empilés avec soin. Le maître cordonnier ne pouvait pas imaginer un seul instant que je pusse l'ouvrir tant il avait marqué nos esprits d'enfants d'une crainte absolue. Après quelques secondes d'immobilité, stupéfait par l'étendue du trésor, mes doigts s'étaient refermés sur les paquets de billets, avaient rempli une poche, puis l'autre. Je vidai le tiroir. Après des mois d'interdiction, de coups et de privation, je pouvais enfin laisser libre cours à mes rêves et à ma rage.

—Fais pas ça ! me dit Camille, c'est pas bien.

Je la fixai, les yeux encore embués des mauvais souvenirs. Je souris.

—Maintenant on peut partir.

Elle sourit elle aussi. Je me jurai que plus jamais quelqu'un ne ferait du mal à ma petite sœur.

C'est alors que je sentis l'odeur de la sueur. Cette odeur, je la connaissais, c'était la sienne, celle de Boissinot, maître cordonnier. Sa lourde silhouette se tenait dans l'encoignure de la porte. Camille serra ses doigts très

forts dans les miens en fixant le visage de la brute. Je sentis que les battements de nos cœurs s'emballaient. La grosse moustache du monstre s'était ouverte en éventail, souriait et se délectait déjà de ce qui allait suivre. Ses grosses paupières étaient mi-closes, la tête pointée en avant, il ne nous quittait plus des yeux. Il avait dans le regard l'expression de la bête qui va charger.

Je tentai :

—Maître cordonnier...

—Ta gueule !

Sa respiration s'accéléra. Il ouvrit ses bras épais et poilus. Je compris que ce ne serait pas une correction qui allait nous être infligée... Je tremblais de tous mes membres. Sans quitter des yeux notre assaillant, j'écartai Camille pour qu'elle vînt derrière moi.

Je suppliai :

—Laissez-nous, maître, pitié.

Sa voix roula comme un grondement de tonnerre :

—Tu me voles, petite ordure !

—Non, non, j'allais remettre...

Il fit un pas vers moi. Je tentai de reculer. Mais il y avait Camille et l'établi. Au-dessus de ma tête, l'objet fétiche, la courroie, avait attiré l'attention du cerbère. S'il parvenait à mettre la main dessus, nous allions être battus à mort. Je hurlai :

—Laissez-nous !

Il était si prêt de moi que ses odeurs m'étourdirent. Le monstre me dépassait de plusieurs têtes. Ses bras puissants allaient se refermer sur moi. C'est ce qui se produisit. Deux mains épaisses enserrèrent mon cou. Je tentai de les repousser, en vain. L'air me manqua d'un coup. La douleur me monta au cerveau. Mes doigts crispés aux siens ne parvenaient pas à les faire bouger. Le combat était inégal. Les yeux du bourreau ressemblaient à des

billes en fusion. Je n'entendais plus rien. Mais, malgré sa supériorité, le bonhomme se heurtait à une difficulté : je ne voulais pas mourir.

Il me secoua et, dans le vacarme des outils qui tombaient, me poussa contre l'établi. Enfin, il m'abandonna, pantelant, tout étourdi. Il avait décidé d'en finir, je le sentais. Je parvins à ouvrir les yeux. Il ne bougeait plus, la tête baissée. Il haletait. Il laissa s'échapper un hurlement. Plantée dans son pied, une alène dépassait de quelques centimètres. Ses bras menaçants étaient toujours ouverts, mais ils avaient perdu de leur vigueur. Il prit une profonde inspiration, tendit un bras vers son pied et, d'un coup sec, arracha l'outil. Il garda l'objet en main et me fixa de ses yeux de tueur. Puis il les tourna vers Camille qui était recroquevillée dans un coin de la pièce. Elle pleurait. L'outil brandi comme un poignard, il s'avança vers celle qui venait de lui infliger cette souffrance. Les jambes pliées sur la poitrine, elle se berçait en psalmodiant, bras croisés et menton posé sur les genoux. Camille risquait la mort. La brute resta à la regarder les bras béants, poignard en main. Je tentai de me soulever, mais une douleur au dos m'en empêcha. Je ne voyais plus ma sœur. Il jeta l'outil sur l'établi. Son bras droit se souleva et les gifles se succédèrent, main gauche, main droite, les coups s'abattaient en cadence sur Camille qui hurlait. Ses appels au secours me déchiraient le cœur :

—Emile ! Emile !

Le cogneur répétait entre ses dents :

—Petite garce !

Ma main attrapa le haut de l'établi solidement rivé au plancher. Je pus me relever. Quand les cris de Camille cessèrent, je compris qu'elle venait de perdre connaissance. Le bonhomme me tournait le dos, il se

redressa. Les gifles lui avaient demandé un tel effort qu'il devait reprendre son souffle. Ses bras hérissés de poils noirs pendaient le long de son corps. J'étais trop faible pour me jeter sur lui, mais la survie de ma petite sœur dépendait de ma contre-attaque. Malgré l'angoisse, je trouvai la force de raisonner. Si je voulais en finir avec ce monstre, je devais mener une action définitive. Une erreur me conduirait vers une mort certaine. Le sol tanguait sous mes pieds, les murs dansaient et des filets de sang coulaient de mon nez. Je réussis à faire un pas, puis deux. Camille ne gémissait plus. La distance qui me séparait du tueur s'amenuisait. Je parvins à saisir un gros tournevis. Il fallait faire vite si je voulais sauver ma sœur. Si Boissinot avait été moins accaparé par la souffrance de son pied meurtri, il m'aurait entendu gémir. Il aurait senti ma présence dans son dos. Le choc l'atteignit dans la nuque. Il tourna la tête vers moi comme s'il avait entendu un bruit. Sa lourde carcasse de graisse le protégeait comme une cuirasse. Il pivota et me fit face. Je n'avais pas lâché l'outil et le bonhomme se mit à grogner. Je sentis qu'il allait se jeter sur moi. Avec l'énergie du désespoir, je serrai l'outil et tentai d'enfoncer la pointe dans sa chair. Le bourrelet qui couvrait la ceinture amortit le coup. La force m'avait manqué et je n'avais occasionné qu'une blessure superficielle. Boissinot appuya sa main sur son ventre, le sang coulait entre ses doigts. Il me foudroya du regard et une haine de tueur le submergea. Il éructa ces mots :

—Sale petite merde !

Je gardai l'outil pointé vers lui, et si les larmes coulaient sur mes joues, c'était parce que je sentais monter en moi une pulsion meurtrière. Mon sang cognait si fort dans ma tête que mes tempes me faisaient mal. Boissinot devait



payer pour les injures, les soupes claires, les horions sournois et les blessures.

J'esquissai des gestes désordonnés en brandissant l'outil. Boissinot eut un mouvement de recul et se décala. J'avançai vers lui, il fit trois pas en arrière. Il avait perdu cette expression de supériorité et, devant ma détermination vengeresse, c'était en lui que la peur avait élu domicile. Elle n'allait plus le lâcher...

—T'as tué ma sœur ! criai-je comme un fou.

Camille gisait sur le plancher. Je hurlai à la face du porc :

—Tu vas mourir !

Il ne me quitta pas des yeux et recula encore car il savait que, en cet instant, j'étais capable de tout. Sa voix grimpa dans les aigus :

—Arrête, petit, calme-toi, arrête j'te dis...

Il recula, recula encore vers la fenêtre. La flamme meurtrière qui dansait dans ses yeux s'était éteinte, sa voix devint implorante :

—Si tu me tues, tu iras en prison.

J'étais très près de lui, mais, malgré mes yeux embués de larmes, je comprenais que la force avait changé de camp. Nous étions seuls l'un face à l'autre. Il se retrouva dos appuyé à la fenêtre et implora :

—Va-t'en, gamin, va-t'en. Tu peux garder l'argent...

J'étais devant lui, immobile et sans voix. Il reprit :

—Va-t'en gamin, j'regrette tout. C'est pas ma faute, tu comprends. Pas ma faute...

La fenêtre était encastree dans un mur blanchi à la chaux. Les murs qui entouraient la fenêtre crasseuse se lézardèrent sous le poids du cordonnier. Des craquements se firent entendre, mais Boissinot n'avait d'yeux que pour mon arme :

—J'dirai rien à la police, rien !

À mon regard, il devina que c'est autre chose que j'attendais, et, pour la première fois, ses yeux évitèrent les miens, pour la première fois, le monstre Boissinot baissa la tête, ses bras retombèrent le long de son corps. Les yeux perdus sur les nœuds du plancher, il dit à voix basse :

—J'avais pas de femme, tu comprends ? C'est dur... Et toi, je pouvais faire ce que je voulais avec toi. On ne m'aurait jamais rien dit.

Ses yeux auraient presque réussi à m'attendrir. Mais une petite voix me ramena à la réalité :

—Emile...

Camille n'était pas morte.

—Camille !

Elle murmura en redressant la tête :

—Tue-le pas...

Le temps de tourner mon regard vers elle, Boissinot en profita pour agir. Il tenta de m'arracher l'outil de la main. Je balafrai le ventre du scélérat qui rugit de douleur. Il voulut reculer, mais l'espace était trop restreint. Son pied se posa sur le manche arrondi d'une alène qui roula, il bascula en arrière et son dos fit voler en éclats la fenêtre. Le corps happé, il chavira dans un cri et disparut.

Le vent s'engouffra dans la pièce, emportant les odeurs, les souvenirs et les cris qui venaient de retentir. Je fermai les yeux et la fraîcheur du vent d'hiver me caressa le visage. Les vêtements en lambeaux et la démarche bancal, je me traînai jusqu'à Camille, qui ne bougeait plus. Elle était allongée sur le dos. Je réussis à lui faire redresser la tête, le bleu de ses yeux apparut derrière les larmes :

—Emile.

—P'tite sœur.

Il ne fallait pas rester ici, mais partir, au plus vite. Les gens allaient se précipiter. La police accourrait, poserait

des questions. Elle comprendrait et viendrait nous arrêter...

—Viens, Camille, essaye de te lever.

Elle en était incapable. Je parvins à la prendre dans mes bras. Nous descendîmes les marches. Dehors, ils étaient une vingtaine autour de Boissinot. Personne ne prêta attention à notre sortie. Les commentaires allaient bon train, car l'ironie du sort avait voulu que le cordonnier s'empalât sur le chargement du vitrier qui venait faire offre de services. Il fallait éviter d'être vus et quitter les lieux sans tarder. Mais ce fut sans compter sur l'œil aiguisé de Mme Charrier, connue pour sa langue de vipère. En croisant notre regard, elle poussa un cri si aigu que les conversations et les cris cessèrent d'un coup. Tous nous regardaient avec des visages horrifiés. Figure meurtrie maculée de sang, portant Camille, inconsciente, j'avançai sans la moindre peur dans cette rue droite où la vie venait de s'arrêter et au bout de laquelle m'attendait le désespoir.

L'accalmie provoquée par notre surprenante apparition laissa vite place à un feu roulant de hurlements ; des silhouettes brunes couraient autour de nous, et les sabots des chevaux de la police montée claquèrent. L'alerte avait été donnée. Je m'en moquais. Des vertiges m'avaient arrêté, je réussis à reprendre la marche. Guidé par la voix de ma mère émanant de cieux lointains, je poursuivis mon chemin. Il n'y avait, autour de ma sœur et de moi, que ce vent d'hiver qui sifflait et, au-dessus de nos têtes, ce ciel d'un gris opaque et tourmenté annonciateur de neige.

Un bâtiment apparaissait nettement au bout de la rue. Avec son clocher à campaniles, et son chevet plat, l'église Saint-Julien se présentait comme une demeure rassurante. Je voulus reprendre mon souffle, avant de

donner un coup d'épaule dans la porte qui s'ouvrit. Je fis un pas, puis deux, et le bruit de ma respiration se répandit dans ces lieux qui embaumaient l'encens. Pas une des personnes présentes ne s'intéressa à nous. Je cherchai du regard qui appeler, mais les quelques paroissiens étaient en prière et le prêtre, d'un âge respectable, conversait avec une sœur qui nous tournait le dos. Seul le Christ sur sa croix nous fixait de son œil attentif.

J'étais à bout de forces.

Je sentis le désespoir m'envahir et mes genoux s'affaïsser. Les yeux fermés, épuisé, je posai ma joue contre celle de ma sœur, je serrai son corps de toutes mes forces, et je pleurai.

Quand mes yeux se sont rouverts, je ne voyais plus rien. Je laissai filer mon désespoir dans un hurlement qui résonna si fort contre les murs que les croyants se redressèrent sur leur prie-Dieu :

— Seigneur, à l'aide !

Près de l'autel, deux têtes se distinguaient dans les lumières obliques que filtraient des niches ouvertes. Le prêtre se tenait à l'écart, mais la sœur était proche de nous. Avec une expression tranquille, elle avança vers nous. Malgré notre mise, nos yeux sombres, nos visages tachés de sang, elle n'eut pas la moindre hésitation. Sa main caressa doucement le front de Camille. Puis elle me répondit avec toute la bonté du ciel :

— Ne t'inquiète pas, mon enfant, tu l'as trouvé.